Zagadnienia Rodzajów Literackich XXVII 1
PL ISSN 0084-4446

PAUL BLETON
Quebec, Canada

EXOTISME, IMPERIALISME: COMPOSANTES DE LA SÉMANTIQUE NARRATIVE DU ROMAN D'ESPIONNAGE FRANÇAIS

Si l'on veut parler de l'impérialisme dans le roman d'espionnage français, deux voies sont possibles. D'une part extraire la notion d'impérialisme, de la rationalité politique et économique des analyses marxistes et tenter de voir comment elle peut avoir valeur explicative face à certains thèmes de la littérature que l'on questionne; du même coup, l'on choisit à priori de considérer la littérature comme une reproduction, plus ou moins fidèle du fait social. D'autre part, on peut accorder à la littérature une relative autonomie à l'intérieur des phénomènes sociaux, décrire le genre «roman d'espionnage» pour en découvrir les modèles immanents, et rapporter enfin les modèles ainsi découverts à des modèles moins spécifiques-économiques ou politiques par exemple. C'est cette seconde voie que j'emprunterai.

Par un bref historique du roman d'espionnage fraçais, on tentera de repérer le dynamisme historique intérieur à ce genre; puis l'on considérera la sémantique narrative de ce genre comme un ensemble cohérent d'idéologèmes généraux engendrant des idéologèmes spécifiques afin de donner sa place au sémantisme de «l'exotisme»; enfin la problématique de l'impérialisme sera rapportée aux sources qui produisent les idéologèmes «exotiques».

Le roman d'espionnage français est né de façon encore balbutiante dans la mouvance de la littérature revancharde, entre 1890 et 1914. Cette littérature comprenait des textes narrativement assez différents les uns des autres mais véhiculant tous l'idée que la France prendrait sa revanche sur l'Allemagne, pour effacer l'affront de la défaite de 1870 et récupérer les territoires perdus (l'Alsace et la Lorraine). La sémantique de cette littérature était très élémentaire, puisqu'elle reposait sur l'opposition axiologique la France (VS) l'Allemagne, le Bien (VS) le Mal, le crâne français à l'esprit subtil (VS) le lourd teuton à l'esprit perfide. Cette opposition informait toutes les strates de la narration: patriotisme des

Français (VS) obéissance aveugle des Boches, vin léger (VS) bière lourde, faibles innocentes persécutées (VS) matrones tudesques sans charme... La France de ces romans devait sans cesse être sur ses gardes, déjouer les manigances du Kaiser et de ses affidés.

C'est dans ce contexte qu'apparurent les premières histoires d'espionnage: serial de Souvestre et Allain «Naz-en-l'air», *Zigomar au service de l'Allemagne,* de L. Sazie...

Alors que les organisations d'espionnage de l'Allemagne, de l'Angleterre et de la France avaient commencé à travailler sur une base permanente depuis la dernière décennie du XIXe siècle, les romans de cette période archaïque ne les utilisent guère comme argument (C.S. Peirce): ils restent plutôt fidèles à des modèles éprouvés de la littérature populaire précédente. Le problème principal des auteurs de cette époque étant de faire de l'espion un héros recevable dans l'esprit des lecteurs: par profession l'espion trompe, vole, ne respecte pas les lois civiles du pays adverse, il va jusqu'à tuer; tous ces traits dans l'esprit du public relevant plutôt d'un héros négatif, d'un «villain». Plusieurs stratégies sont employées pour rendre l'espion acceptable:

— «c'est pas moi, c'est l'autre» le contre-espionnage est légitime, puisqu'il se contente d'empêcher les manoeuvres sournoises d'un adversaire qui a choisi de transgresser les lois chevaleresques de la guerre;

— greffer l'activité espionnante sur un héros déjà reçu par la littérature populaire: le flic, le journaliste (et dans une moindre mesure, l'acteur);

— donner au héros un alter ego: un officier patriote noble, doublé d'un rusé professionnel plébéien.

Les années 20 constituent une période de latence pour le genre: quelques traductions de l'anglais, quelques serials bâtis sur le modèle archaïque. Par contre, un nombre important de récits non-fictionnels, portant sur l'activité des services de renseignements durant la W.W.I (mémoires d'espions, histoires de la guerre secrète, témoignage d'officiers dirigeant des réseaux...), va affecter la perception du public. L'espion de fiction pourra hériter, dans la période suivante, de certains faits caractérisant le héros des vieux romans d'aventure et des premiers espions de papier, mais le roman d'espionnage l'intégrera dans une narration plus proche de l'argument (de l'espionnage réel, médiatisé auprès du public par ces récits non-fictionnels des années 20).

Durant les années 30, trois auteurs (Pierre Nord, Robert Charles-Dumas et Jean Bommart) fixent la nouvelle image de l'espion de papier. Dans la littérature française de l'époque, il est toujours officier — contrairement aux amateurs britanniques de Le Queux, Buchan ou Ambler. Le bel unanimisme patriotique de la période archaïque commence à être sourdement travaillé par la négativité de la t r o m p e r i e qui dynamise

le genre; le n o u s auquel est assujeti l'espion de papier devient ambigu: d'une part, n o u s inclusif classique des patriotes (dans le serial «Ceux du S.R. de C h a r l e s-D u m a s, le modèle sous-jacent est celui d'une quasi-saga, ou les femmes sont fonctionnellement secondaires, le clan assurant sa cohérence par un contrat homosexuel tacite, chaque homme ayant une même maitresse: la p a t r i e); d'autre part, n o u s exclusif du professionnalisme (les espions de par la connaissance d'un même métier et du savoir-faire qui le fonde, sont plus proches des espions du camp adverse que des non-professionnels du sien propre). Cette ambiguité du n o u s génere chez N o r d et C h a r l e s-D u m a s un modèle sous--jacent de guerre secrète chevaleresque.

Après la W.W. II, seconde période de latence, entre 1945 et 1955, pendant laquelle des textes non-fictionnels sur l'espionnage (Résistance française a l'Occupant allemand, espionnage de la guerre froide, luttes coloniales) renforcent cette idée que la praxis de l'espion est affaire de professionnels. L'alternance n o u s-patriote/n o u s-professionnels des années 30 avec les romans d'espionnage modernes (fin des années 50 à aujourd'hui) va céder sa place à un n o u s-professionnel qui sera secrètement subverti par un j e-jouisseur (exposant sa vie, l'espion de papier sera légitimé à tirer quelques bénéfices marginaux) et assujeti à un o n (celui de l'e n g r e n a g e du jeu de l'espionnage dont seule les Etats peuvent prendre la mesure, l'agent secret n'étant plus qu'une pièce, un rouage de ce jeu).

La relative autonomie du genre par rapport à son argument alors apparaît clairement. La pratique réelle de l'espionnage, comme celle des espions de papier, est fondée sur l'adage machiavélien «qui veut la fin veut les moyens». Mais la légitimité de l'espion réel est liée à celle du service secret qui lui donne une mission; la légitimité du service secret est assurée en dernière instance par un Etat; par contre, le roman d'espionnage déplace complétement l'accent: le plus important y est l'espion de papier, puis le service secret, alors que le rôle légitimant de l'Etat tend de plus en plus à être renvoyé dans les présupposés. La dynamique historique du roman d'espionnage français tient au rôle que joue la tromperie, subversion de la morale endoxale: le genre fait tout d'abord accepter à son public l'espion comme héros positif, il invente une éthique patriote plus forte que l'éthique commune, puis devient cynique ou désabusé mettant à la jouissance individuelle de l'espion et l'hégémonie d'une formalité abstraite et impensée de fatalité: l'engrenage (le jeu de l'espionnage est indifférent aux pions qu'il emploie) qui l'emporte sur toute autre forme de lien social. Le roman d'espionnage pourrait dès lors se définir comme la narrativisation du p o u v o i r v i o l e n t qui cele et qui t r o m p e. Le p o u v o i r en dernière instance est celui de l'Etat, mais ce dernier n'a pas a être narrativisé: par capillarité des agents (services secrets, espions de papier) sont investis d'un pouvoir qui n'est

pas questionnables, seules, les formes de ce pouvoir peuvent être (quelques fois) mises en question. Le pouvoir des services secrets peut recevoir plusieurs traitements narratifs: à l'époque du roman d'espionnage patriotique, les services secrets sont manifestes dans la narration, ils apparaissent nettement comme des appareils d'Etat (en outre: chez Ch. Robert-Dumas par exemple, ils sont mysticisés); dans le roman moderne, les services secrets peuvent être manifestes dans la narration — et dans ce cas, être même autonomisés en tant qu'appareil par rapport à l'Etat dont ils sont l'émanation [1], à tel point que les intérêts d'un service secret peuvent entrer en contradiction avec les intérêts de son Etat — ou au contraire ils peuvent être rangés dans les présupposés narratifs. D'une certaine façon, ce que raconte le roman d'espionnage peut se comparer aux déviations hétérodoxes gnostiques. Les gnostiques tentaient de réduire la part de la foi dans la religion (chrétienne, juive...) au profit d'une rationalisation de la croyance; par l'ascèse morale et intellectuelle, les «élus» [2] tentent de s'approcher de la vérité, se sauvant ainsi et, par là même, sauvant le monde; dans de nombreuses théologies gnostiques, le dualisme philosophique et théologique était poussé au point que l'on comprenait la divinité comme double, inconciliablement contradictoire: le Mauvais Dieu, dont le monde était l'émanation et le Bon Dieu, inconnaissable mais vers la connaissance de qui devait tendre tout ascèse. Le manichéisme est bien un des traits dominants du roman d'espionnage, et la mise en scène du pouvoir par ce dernier fait d'interminables variations sur ce thème: le pouvoir de l'Etat est réel mais bête, le pouvoir de l'espionnage est réel (mais caché) et intelligent, — il est plus petit mais plus dense que le pouvoir de l'Etat (lequel est grand mais diffus); le pouvoir de l'espionnage est rusé, retors, indirect, mais sans timidité, sans faiblesse [3] le pouvoir de l'Etat est visible, direct, mais empêtré dans les compromissions et les demi-mesures. Comme le gnostique était le critique de la religion institutionnelle, l'espion est le critique de l'Etat; un psychanalyste suggèrerait de comprendre cette confrontation comme celle de l'obsessionnel (dont se nourrit l'institution) et du pervers (qui par sa contestation de l'institution permet l'avénement de l'invention). En plus de son rôle critique, l'espionnage serait dans ces romans, le ferment de l'Etat; pervers, il maintiendrait paradoxalement la tradition violente et cynique de la naissance de l'Etat (violence et ruse) en s'opposant à l'Etat

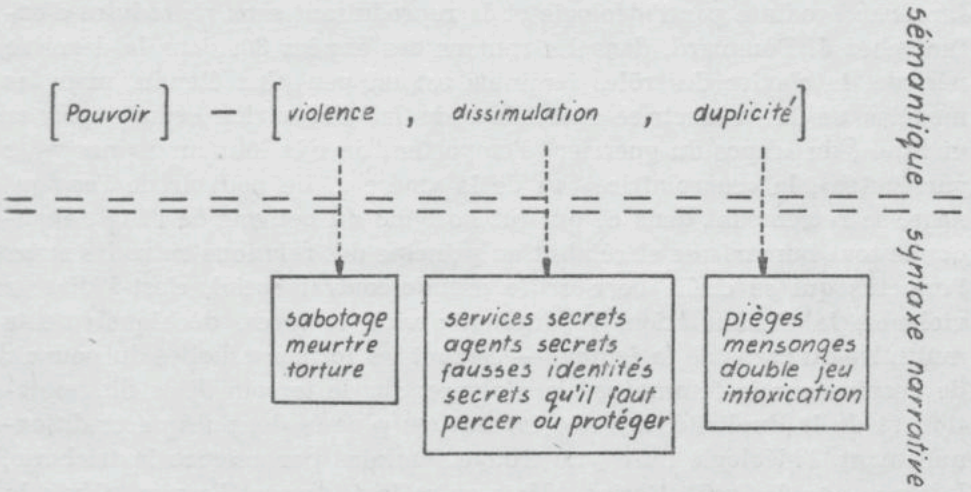
[1] On retrouve ici un nouvel avatar de la plot theory, d'une causalité historique unique et maligne: l'Histoire serait dans ce cas le fait d'éminences grises et d'officines mystérieuses, après avoir été ailleurs le fait des juifs, des jésuites, des francs-maçons, ... etc.

[2] Les cathares du Moyen-Age, par exemple, tiraient leur nom d'un mot grec signifiant «les meilleurs»: il n'y a pas plus clair pour souligner leur conception élitiste de la religion.

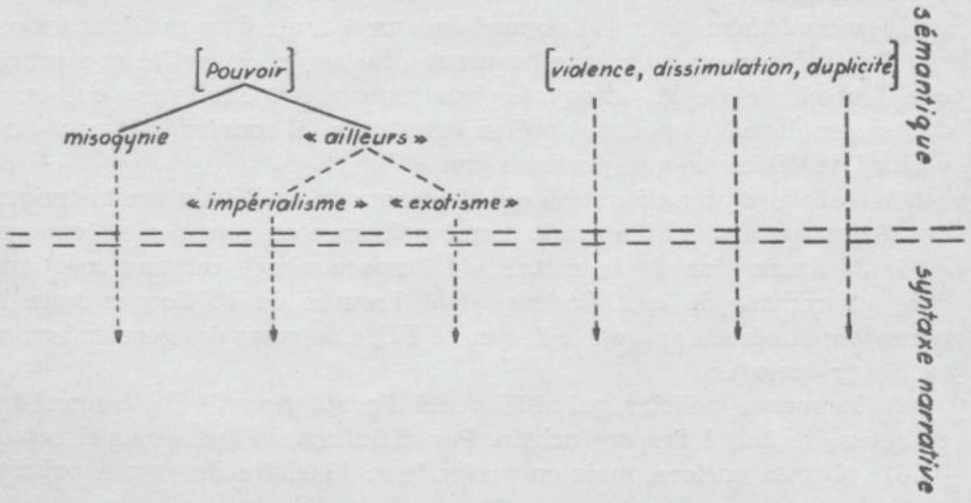
[3] Sans limite?

institutionnalisé qui aurait oublié dans l'humanisme cette violence et cette ruse qui lui avaient permis de naitre.

Nous avons affaire jusqu'ici à une proposition sémantique profonde, trop générale. Elle doit se spécifier pour permettre l'engendrement des formes narratives. La dissimulation, la duplicité et la violence de ce niveau sémantique trouvent effectivement à s'incarner dans les récits de notre genre: ce point, crucial dans la définition du genre, ne concerne pas la présente discussion.



Ce qui nous intéresse maintenant serait la spécification de la notion de pouvoir, que je mets au principe de la sémantique du genre. Sans entrer dans le détail, on pourrait spécifier le pouvoir en deux thèmes principaux: la misogynie et l'impérialisme.



A leur tour, ces thèmes reçoivent de nouvelles spécifications, sont informés par l'intertexte du genre, redistribuent les idéologèmes que fournit l'intertexte (accentuant tel idéologèmes, transformant tel autre, dynamisant l'ensemble en mettant côte à côte des idéologèmes à première vue hétérogènes...); enfin ils s'incarnent dans une narration. La misogynie n'est peut-être pas uniquement l'affaire du tempérament des auteurs; il me semble qu'elle a un rôle structural dans le genre. Secondaire dans le roman d'espionnage archaïque, la femme est congénitalement inférieure dans la quasi-saga de Ch. Robert-Dumas, absente chez P. Nord, vierge farouche produite par l'idéologie et la reproduisant sans reproduire d'enfant chez J. Bommard, dans les romans des années 30; dans la dernière période, le clavier des rôles féminins est un peu plus étendu, mais les modèles de la «séductrice mortelle», de la «séductrice séduite par sa victime», du «repos du guerrier» l'emportent de très loin sur l'«innocente persécutée», la «consolatrice» ou de la «mére»... Le pouvoir de l'espionnage, se retrempant dans ce qui fut l'origine du pouvoir de l'Etat, abandonne tout humanisme et rétablit au principe des relations entre les sexes l'impetus qui se cache derrière le pseudo-contrat social, c'est-à-dire la violence, la dissimulation, la duplicité: viol, tortures, déchiquetements multiples du corps de la femme — ce sont les formes usuelles du pouvoir de l'espion sur la femme par la violence; sur le terrain de la dissimulation et de la duplicité, la lutte est un peu plus égale, puisque traditionnellement, l'idéologie misogyne trouve féminins par essence la tricherie, le mensonge, les cachotteries... Mais entre la femme et l'espion, il y a la différence d'une praxis irrationnelle à une praxis réfléchie: l'espion n'est pas rusé par nature, mais par profession. Et l'espionne, rusée par nature et par profession risque de toujours tomber sous l'argument suprême de l'idéologie misogyne: elle est une esclave à la recherche d'un maître (lequel peut être un maître professionnellement parlant, le plus souvent, la maîtrise étant plutôt celle de l'endurance phallique).

Le second thème, que j'ai nommé «ailleurs» faute d'un meilleur terme, est alimenté par un intertexte beaucoup plus large, diversifié et stratifié que l'intertexte de la misogynie. Les termes «impérialisme» ou «exotisme», employés ici, pouvant prêter à confusion, il conviendrait peut-être d'abord de définir ce que j'entends par là.

Tout d'abord, une définition qui tient compte de l'évolution historique des genres paralittéraires ayant donné naissance au roman d'espionnage:

1) la domination de la nature, de l'espace vierge est une constante dans les romans de «pathfinders» dont l'oeuvre de F. Cooper reste le parangon; le héros s'approprie l'espace à l'aide de ruses des gens en accord avec leur écologie;

2) le roman policier primitif a été l'adaptation de la traque des coureurs des bois à l'espace urbain. Par définition, la quête ne s'effectue-t-elle plus en surface, mais en profondeur: l'histoire du roman policier

serait celle de variations autour de cette idée que le proche, le quotidien, le banal sont étranges, étranges ces rapports incessants entre le haut et le bas de l'échelle sociale.

3) le roman d'espionnage conjoint en une synthèse incomplète l'appropriation de la surface (propre aux romans d'aventure du style pathfinders) et l'appropriation de la profondeur (propre aux romans policiers). Il n'y a plus rien, ou presque plus rien, à découvrir à la surface du globe, aussi l'espion n'est-il plus un découvreur de terres lointaines: s'il voyage, c'est comme un touriste ou un homme d'affaire. Il n'y aurait pas d'espionnage si l'espion voyageait seulement comme un ludion entre le haut et le bas de l'échelle sociale (ainsi que le fait le détective): ce qui s'oppose dans un roman d'espionnage ce ne sont ni des truands entre eux, ni des princes de la finance entre eux, ni des truands et des princes de la finance, ce sont des services secrets; il y a internationalisation de la distribution! Aussi l'espion sera-t-il celui qui voyage sur la totalité de la surface, mais en tâchant de comprendre et d'utiliser l'envers cache, universel — et essentiel a toute surface. Où qu'il aille, la seule chose qui intéresse l'espion de papier c'est la machination invisible qu'il tente de toucher du doigt et d'enrayer dans chaque nouveau lieu où il est envoyé. Les voyages de l'espion se ressemblent: le point de départ est toujours le même (le bureau du «Vieux», — chef suprême des services secrets —, la maison-mère), le but tout à fait aléatoire (l'actualité politique, les connaissances géographiques de l'écrivain, son état d'esprit...): ce sont de telles choses qui déterminent le pays où l'action se déroulera), le point de retour, tout à fait prévisible; mais contrairement au voyageur de commerce, et en ça proche du journaliste, sur place l'espion doit creuser — pas profondément, mais assez pour voir derrière la surface ces réseaux qui à la fois portent et minent la surface.

En second lieu, je voudrais simplement faire sentir l'ampleur de cette thématique de l'«ailleurs» dans le roman d'espionnage. Je ne peux bien sûr procéder que par sondages; voici donc les titres des romans de Jean Bruce (écrivain best-seller des années 60, auteur de la série OSS 117) et de Gérard de Villiers (qui a pris la succession de Bruce dans les années 70, de loin l'écrivain français le plus vendu actuellement; auteur de la série SAS).

Si l'on compare la proportion de noms propres géographiques dans les titres de la série OSS 117 de Bruce et ceux de la série SAS de de Villiers, que d'autres part on considère la supériorité de l'«emballage» des SAS sur les OSS 117 (couverture noire glacée; sigle SAS se découpant comme une fenêtre où apparaît une femme dénudée porteuse d'une arme de plus ou moins fort calibre; quelques lignes extraites du texte en dos de la couverture dans lesquelles, tous les trois, Malko est sur le point de mourir de façon violente...), on voit que l'«ailleurs» doit être un excel-

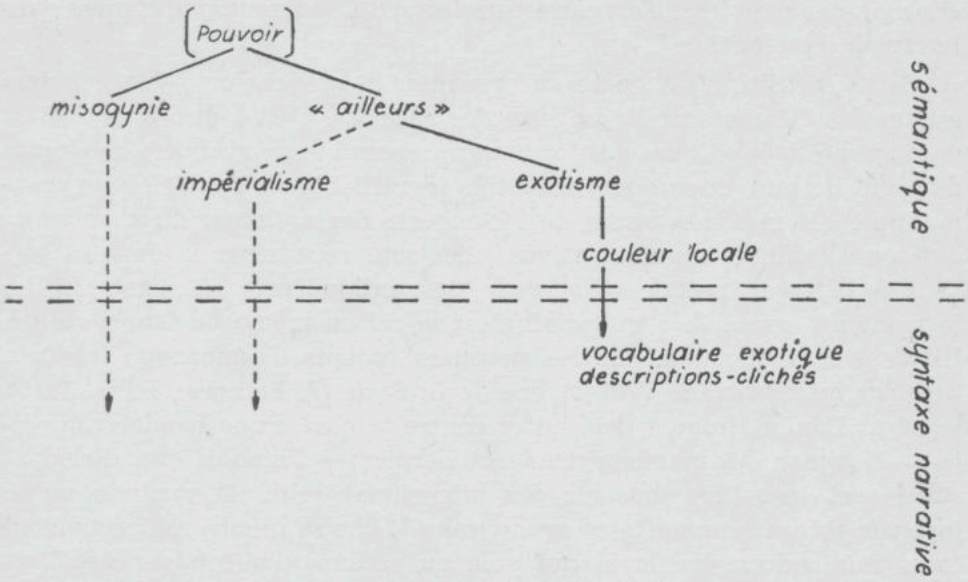
lent argument de vente, une composante de plus en plus importante du genre. Sur les 56 titres de G. de Villiers, seulement ne comportent pas un nom propre géographique — et encore, avec «tontons macoutes» par exemple, la géographie est indirectement mais clairement évoquée [4]. Retenons bien que ces noms de lieu peuvent être développés dans le corps du roman d'au moins deux façons: soit la ville ou le pays étrangers ne seront qu'un champs clos exotique pour un combat sans cesse répétée contre la même hydre aux têtes renaissantes (KGB par exemple), soit la ville ou le pays étrangers jouent un rôle de premier plan (par exemple l'espion-héros vient pour les mâter); dans le premier cas on parlera d'exotisme, dans le second d'impérialisme, fonctionnellement l'exotisme n'est pas lié de façon aussi étroite au pouvoir de l'espion que l'impérialisme. L'exotisme serait l'ailleurs décoratif dans lequel le pouvoir de l'espion de papier se manifeste (une sorte de toile de fond séduisante, renvoyant au discours touristique). L'impérialisme serait l'ailleurs structural par lequel le pouvoir de l'espion peut se manifester (renvoyant au discours politique des relations internationales) [5]. Les seuls titres des romans ne permettent pas de spécifier «ailleurs» en «exotisme» ou «impérialisme», aussi faudra-t-il trouver encore un autre angle de vision.

Pour ce faire, nous examinerons plus en détail quelques romans de la période contemporaine. Je ne m'attarderai pas sur la partie de la composante «exotisme» que l'on nomme traditionnellement «couleur locale». La «couleur locale» a une double fonction: poïétiquement, elle concourt à produire des «effets de réel», le lecteur accordant à l'auteur un savoir sur des pays lointains parce qu'il semble connaître les lieux et le vocabulaire de ces pays; esthésiquement, ils provoquent la séduction par une tension entre l'inconnu et le reconnaissable: la «couleur locale» ne provoque qu'une surprise de petite amplitude, charmante ou effrayante, devant des paysages ou des moeurs étranges, surprise facilement intégrable dans le vraisemblable doxologique que partagent auteurs et lecteurs. La composante «couleur locale» se manifeste directement dans la syntaxe narrative par un «vocable exotique» ou des descriptions (sur le modèle de la carte postale ou sur le modèle d'autres «clichés» reçus: par exemple, la description des bas-fonds, tarte à la créme du discours journalistique; souvent, le roman d'espionnage utilise l'opposition «carte postale»/«bas-fonds» pour renforcer les effets de réel, cette opposition de surface s'accordant bien au manichéisme profonds du genre).

---

[4] Chez J. Bruce, c'est le tiers des titres qui utilise la géographie. Voir en annexe.

[5] On voit que cette définition d'«impérialisme» ici n'est pas politique ou économique: elle est pertinente fonctionnellement pour la discussion du genre «roman d'espionnage».



L'«exotisme» connaît une seconde composante, issue directement de la vraisemblance doxologique: la «psychologie des peuples». Quelques exemples: à l'époque des romans revanchards, on a vu que l'axiologie Bon/Méchant organisait toutes les strates sémiotiques de la narration; d'autre part, la figure de l'espionne ennemie séductrice se manifestait déjà comme figure de la misogynie: comment une espionne dès lors pouvait-elle être allemande et séductrice? L'aporie était levé en faisant appel à un idéologème de la sagesse des nations; le «charme slave»; la méchante espionne au service de l'Allemagne, pour être séductrice ne sera pas teutonne mais slave. Remarquable stabilité de ce cliché, puisqu'on le retrouve encore dans la période moderne — raffermi encore par le fait que l'adversaire des espions de papier contemporains n'est plus le Boche mais le KGB. Autre exemple: l'expression, figée en français, de «supplices chinois» pour évoquer des tortures particulièrement raffinées peut s'investir directement dans la syntaxe narrative (un chinois fera ou voudra faire subir d'affreux supplices aux «bons»: cf. par exemple *Sarabande à Hong Kong* de Josette Bruce ou *Shangai Express* de G. de Villiers) soit indirectement, à l'aide d'un sophisme généralisateur du type: «les supplices chinois» → «les chinois savent supplicier» → «les chinois sont à la fois compétents et cruels» → «tous les chinois sont psychologiquement cruels et culturellement compétents pour torturer»: un personnage chinois pratiquant l'espionnage sera inévitablement connoté par le sophisme, qui l'entourera d'une aura maléfique, quelques soient ses actions. Autres exemples: «les arabes sont fourbes», «les juifs sont rapaces», «les japonais sont des samouraïs», «les nègres sont des aunimaux», «les sud-américains des machos violents»... c'est ainsi que parle la «psy-

B.U.J.

chologie des peuples», c'est ainsi que les peuples seront représentés dans le roman d'espionnage [6].

Cette stabilité n'est guère surprenante: la «psychologie des peuples» est un des éléments de la «sagesse des nations», c'est-à-dire d'un fouillis de maximes idéologiques qui forment un ensemble de médiocre cohérence du point de vue sémantique, mais très identifiable du point de vue pragmatique: ces maximes issues de la «sagesse des nations», du «bon sens» ont toutes valeurs argumentatives, elles sont reçues par la doxa et servent à bâtir de pseudo-syllogismes (les enthymêmes d'Aristote). Elles forment un erzats de lien social: c'est la raison même de leur stabilité. Un seul exemple: dans un des premiers romans d'espionnage français, *Zigomar au service de l'Allemagne* de L. Sazie (J. Ferenczi, Paris, 1916), le héros Paulin Broquet doit lutter contre le chef d'une bande criminelle — Zigomar, les mandataires de ce dernier — l'ignoble Otto Friedenstrasse, et les alliés japonais des allemands« selon la maxime qu'un japonais est un samouraï, le baron Osaka-Itscho se montre physiquement courageux, adversaire loyal qui vole au secours d'une adversaire [7] reconnaît en soldat la valeur de Broquet face à ses alliés qui eux dénigrent tous les coups que l'espion français leur porte: finalement, le baron-samouraï rompt avec ses alliés, dégouté par leurs méthodes, et échappe au châtiment. Dans le roman de C. Rank *Les batteries de Muizenberg* (Fleuve Noir, Paris, 1968). Prince et Dex, les espions français, luttent contre un réseau chinois en Afrique du Sud« le plus redoutable homme de main de l'adversaire est un Aïnou, Shimo, qui après avoir semé la mort et la dévastation, tombe au pouvoir des français et de deux japonais qui les accompagnent« il résiste à toutes les tortures, est aveuglé par non-espion voulant se venger, cherche à se suicider. L'un de ses adversaires dit: «Il a forcé notre respect. C'est un homme. Un vrai Japonais. Presque noble dans sa sauvagerie, son manque de pitié pour tous et pour lui-même» (p. 245). Il demande enfin comme une faveur de pouvoir s'ouvrir le ventre rituellement, ce qui lui est accordé: les Japonais, ses adversaires ayant pour Shimo au moment de sa mort, de l'admiration.

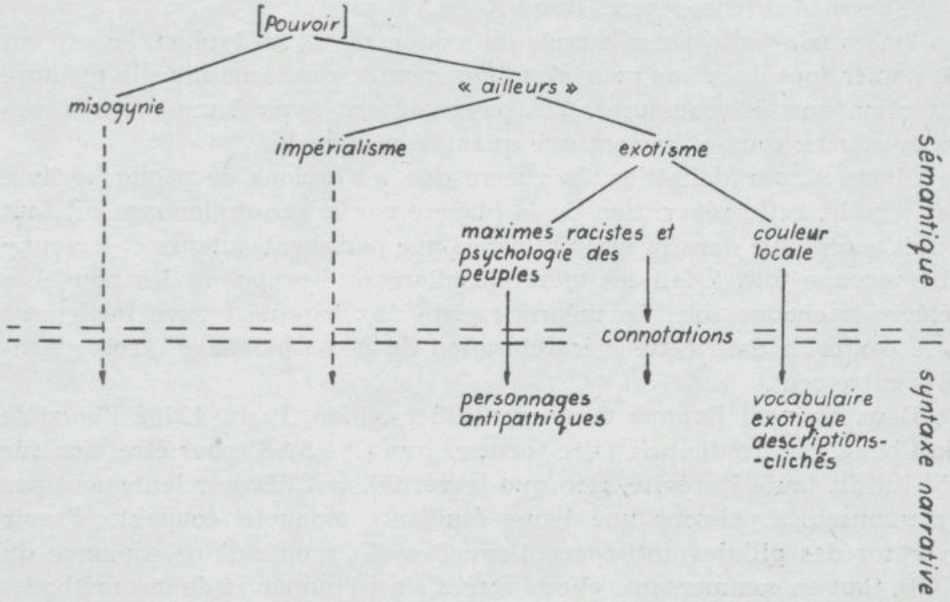
En résumé, l'«exotisme couleur locale» et «l'exotisme raciste» manifestent une essence: celle de la supériorité de l'occident «civilisé et humaniste» sur le reste du monde. L'espion de papier est en quelque sorte une image du lecteur: il met en acte cette supériorité en se confrontant

---

[6] Il conviendrait bien sûr de tempérer cette affirmation, puisque les maximes racistes ne sont pas toutes présentes ni systématiquement représentées dans le genre. Ainsi, dans la série SCORPION L'AFRICAIN, le héros est un noir.

[7] «Les Japonais font preuve ici de loyauté... ils veulent nous montrer que s'ils cherchent par tous les moyens possibles à servir leur patrie chevaleresque, ils entendent ne s'attaquer qu'aux hommes... mais qu'ils réprouvent une infâmie dont une femme est victime», p. 329.

avec l'inframonde (pays socialistes, tiers-monde), confortant ainsi le lecteur dans ses certitudes doxologiques d'appartenir à la fine pointe de la «civilisation».



On s'attardera un peu plus longuement sur la composante «impérialisme» du genre. Elle est liée bien entendue à la composante «exotisme», et c'est plus pour éclaircir l'exposé que les maximes racistes sont rangées sous la composante «exotisme»: elles relèvent en effet de cette composante dans la mesure où elles manifestent la transcendance an-historique de l'occident, selon le roman d'espionnage, mais elles sont aussi investies dans les manifestations immanentes du pouvoir des espions de papier que je nomme ici «impérialisme».

Tout d'abord, les luttes des espions de papier opèrent un découpage hiérarchisant de la planète« sans entrer dans le détail, le géo-espionnage du genre classerait ainsi les pays:

1) les puissances espionnantes de première grandeur: la France, dans le roman d'espionnage français, mais aussi, pour la période moderne, l'Angleterre et les U.S.A. (les espions de papier des romans français sont souvent des agents d'un service secret américain ou britannique« les deux espions best-sellers, OSS 117 et SAS travaillent pour la C.I.A.); en face l'Allemagne nazie, l'U.R.S.S. et plus récemment la Chine populaire.

2) les puissances espionnantes de seconde grandeur:

a) soit actives: Israël, certains arabes, la R.A.F., le Japon ou la Chine nationaliste, les républiques démocratiques européennes... (c'est-à-dire,

soit des pays qui mènent leurs propres guerres secrètes, soit des pays qui servent d'adjuvants aux grandes puissances espionnantes).

b) soit passives: pays qui traditionnellement servent de champs clos aux affrontements entre les espions de papier des grandes puissances (Suisse, Autriche, Maroc, Hong-Kong,...)

3) les non-puissances: le reste du monde, où tel un typhon, les espions de papier font des raids pour s'expliquer entre eux, sans faire la moindre attention aux éclaboussures. Ces pays peuvent avoir leurs propres services secrets: ceux-ci ne sont que quantité négligeable.

Même si, par définition, la guerre que les espions de papier se livre est secrète, cette répartition de la planète par le géo-espionnage est tout à fait acceptable dans la vraisemblance que partagent auteurs et lecteurs: elle recoupe tout à fait les hiérarchisations que proposent les nouvelles télévisées chaque soir. Le mépris raciste doxologique trouve facilement à se conforter dans cette hiérarchisation du géo-espionnage. Trois exemples entre cent.

Dans *Shangaï Express* de G. de Villiers (Plon, Paris, 1979), l'horrible So Cheng, non content de faire torturer son allié SAS (pour être bien sûr q'il lui dit toute la révité, rien que la vérité), fait dévorer lentement par de minuscules poissons une jeune étudiante mongole, coupable d'avoir accepter des pillules anti-conceptionnelles des mains d'une espionne du KGB, tout en commentant: «Vous verrez ainsi l'humanité de nos méthodes répressives» (p. 148) [8].

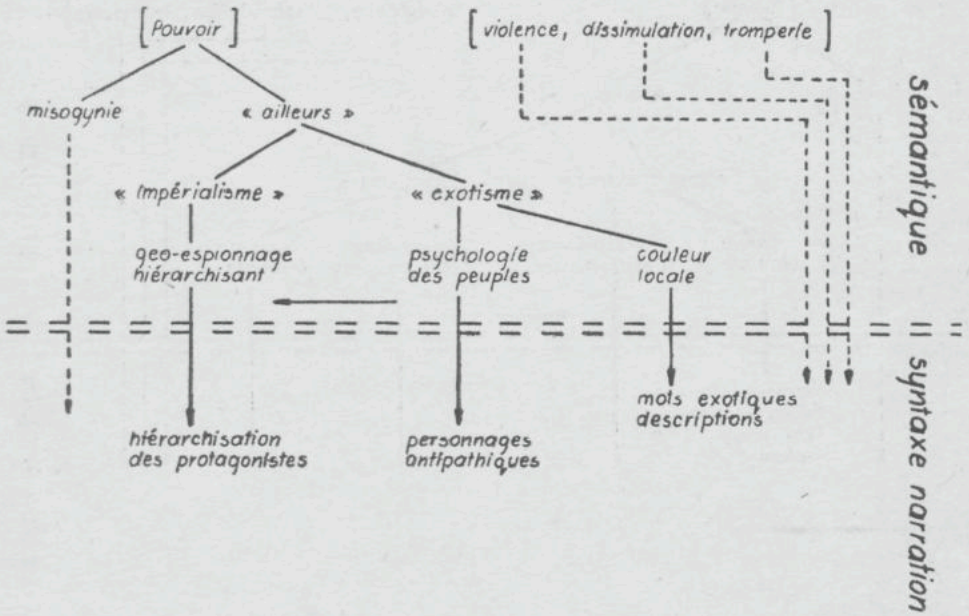
Dans *le Safari du Polonais* de P. Accoce (Plon, Paris, 1965), Hugo, l'espion français rencontre à Niamey Jésus, un flic de la police politique nigériane, un colleègue en quelque sorte« qui évidemment torture une femme blanche avec délectation: «Moquez-vous donc de nos méthodes, vous autres Blancs. Vous avez tous la même attitude. Vous nous croyez incompétents, corrompus. Ça flatte vos illusions de supériorité. Vous savez bien au fond, que notre brutalité est nécessaire». Et un peu plus loin ce commentaire d'Hugo: «Taire son vrai rôle surtout. Rien ne prouve que Jésus Dabori ne croque pas dans toutes les mangeoires. Comme la plupart de ses congénères» (pp. 45, 46).

Dans *la Colère de Burt Brando* de G. Cambri (Venturini, Plaisir, 1978), le héros, Brando, qui doit détruire un groupe d'ex-nazis au Paraguay, est en compétion avec un commando israélien. Ils connaissent sans doute leur métier, mais ne font quand même pas le poids face à Brando: ils meurent où sont horriblement torturés par les nazis, et c'est finalement Brando qui parachève leur mission en réussissant la sienne.

---

[8] Dans le même roman, l'un des «contacts» secrets de SAS est un officier de renseignement polonais pour qui de Villiers inverse l'utilisation d'une maxime endoxale: pour dissimuler la nature de leur discussion, l'officier polonais s'enivre avant de parler à SAS, tout en gardant la tête froide. Il prend à son compte, pour ruser, l'expression figée «saoûl comme un Polonais».

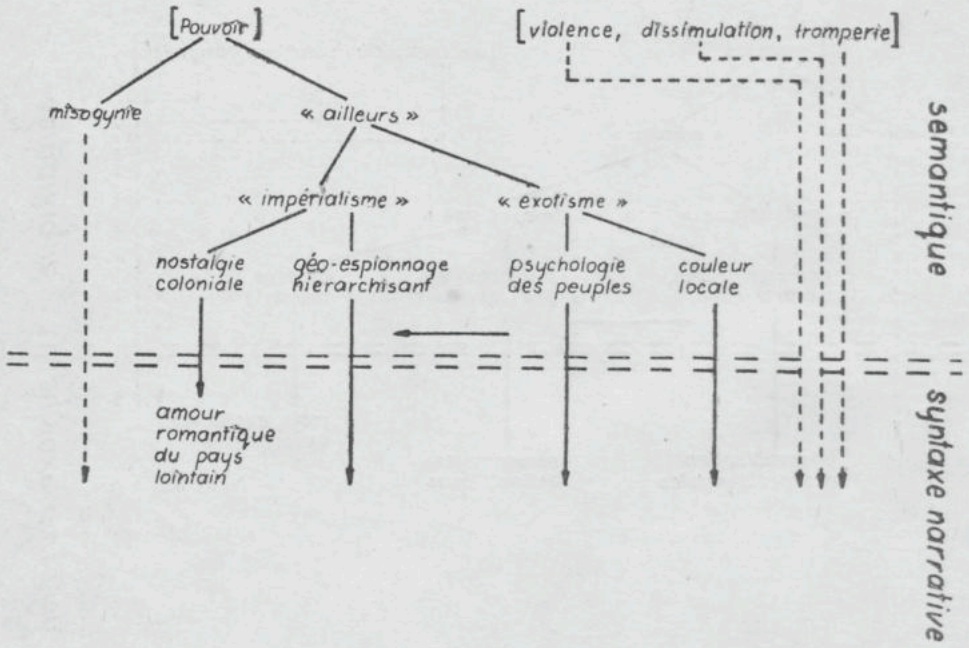
On voit ainsi que les maximes racistes, dont le contenu reste stable, peuvent recevoir des traitements fonctionnels différents: les exemples cités sont ainsi gradués entre la maxime raciste-commentaire et la maxime raciste à l'appui de la hiérarchisation du géo-espionnage.



Un second élément de la composante «impérialisme» devrait être noté, quoique moins fréquent: le souvenir des anciennes colonies. L'institution coloniale est une des manifestation du pouvoir d'Etat sur l'espace, mais le roman d'espionnage français ne s'est intéressé aux colonies qu'après la décolonisation; ce qui reste donc dans la sémantique du genre, c'est à la fois le mépris raciste pour les ex-colonisés, mais aussi parfois un ton nostalgique un peu plus sympathique quand le héros aime charnellement une terre lointaine. Dans *Le Piège de Saïgon* de P. Nord (A. Fayard, Paris, 1965), tout comme dans *Des Raisons pour mourir* de J.C. Fiard (Champs-Elysées, Paris, 1963), l'intoxication, la tromperie, la dissimulation utilisent les intermittences du coeur des protagonistes, dont l'amour romantique pour les Thaïs (dans le premier roman) ou pour les Moïs (dans le second) permettent à la fois des séquences narratives importantes mais aussi un ton qui tranche radicalement sur le racisme quasi-omniprésent dans le genre.

Un dernier élément de la composante «exotisme» serait le «voyage». Cet élément, n'est pas uniquement trivial (il faut bien se déplacer pour se rendre d'un endroit à un autre); le «voyage» sert aussi à souligner la maîtrise que l'espion de papier exerce sur l'espace, maîtrise bien sûr superlative. Il sait souvent piloter toutes sortes d'engins aquatiques terre-

stres ou aériens, et s'il doit utiliser en tant que passager un mode de locomotion usuel, ce sera le meilleur: S.A.S. par exemple n'emploie pas autre chose qu'un Concorde quand il doit se rendre d'Europe aux Etats-



-Unis et se montre difficile dans le choix des compagnies aériennes«; il est au-dessus des contingences du voyageur moyen: les frontières sont le plus souvent inexistantes administrativement pour lui (faux-passeports, complicités...), le contrôle sur la circulation des armes est facilement contourné. Les modèles de ses voyages sont ceux du touriste et de l'homme d'affaire, mais sa profession y ajoute deux dimensions supplémentaires: le raid de commando et le voyage du conquistador. On sait qu'une des branches du renseignement concerne justement la géographie, mais peu nombreux sont les romans d'espionnage qui exploitent cette veine — il faudrait citer le merveilleux *The Riddle of the Sands* d' E. Childers, sans doute le premier roman d'espionnage anglais, 1903, qui est la narrativisation d'une carte de géographie stratégique. Dans quelques romans néanmoins, on retrouve le souffle des grands romans de voyage et de découverte, comme par exemple dans *Sabotages à Takao* de B. Cheyenne (Presses de la Cité, Paris, 1960) où le héros, Frédéric Horu, un hollandais mis à la disposition, le temps d'un livre, du «Rattener Destroying Navy Service» américain; Horu est un navigateur, et la plus claire partie de l'action se passe à bord de son voilier au large de Kaoshung, l'auteur est visiblement lui aussi un navigateur et le livre à le parfum des bons romans de la mer. Le «voyage» génère directement des

séquences narratives, circonscrites dans le cas où il est un outil pur et simple, rectionnelles dans le cas où il s'apparente aux voyages de la tradition des romans de voyage et de découverte. Les séquences narratives du «voyage» peuvent aussi être rectionnelles quand le roman d'espionnage reprend à son compte des modèles issus du roman d'aventure: la fuite et la poursuite.

On peut remarquer que l'Angleterre et la France ont été les deux seules nations européennes à avoir eu à la fois un empire colonial et un nationalisme heureux: ce sont aussi les deux seules à avoir une littérature d'espionnage (avec plus récemment les U.S.A.; même si E. Poe peut être considéré comme l'inventeur du genre). Produire des fictions d'espionnage peut avoir comme condition nécessaire que l'auteur ressortisse d'un pays à l'espionnage fort; vu la qualité et la quantité des romans d'espionnage soviétiques par exemple, on peut douter q'uil s'agisse là d'une condition suffisante. Y aurait-il quelques rapports culturels encore mystérieux entre le colonialisme et le roman d'espionnage? Le roman d'espionnage serait-il la mise en scène mythique d'une colonisation du monde maintenant impossible politiquement pour l'Angleterre ou la France? Pour répondre à ces questions, il serait nécessaire de faire l'historique du roman d'espionnage américain et soviétique et de procéder à des comparaisons. On a cependant des indices argumentant en faveur d'une réponse positive: l'Italie, initiatrice sans doute des premières organisations d'espionnage institutionnel à la Renaissance, a une faible production dans le genre (qualitativement et quantitativement), d'autre part à ma connaissance, les auteurs de romans d'espionnage israëliens écrivent en français ou en anglais plutôt qu'en hébreux...

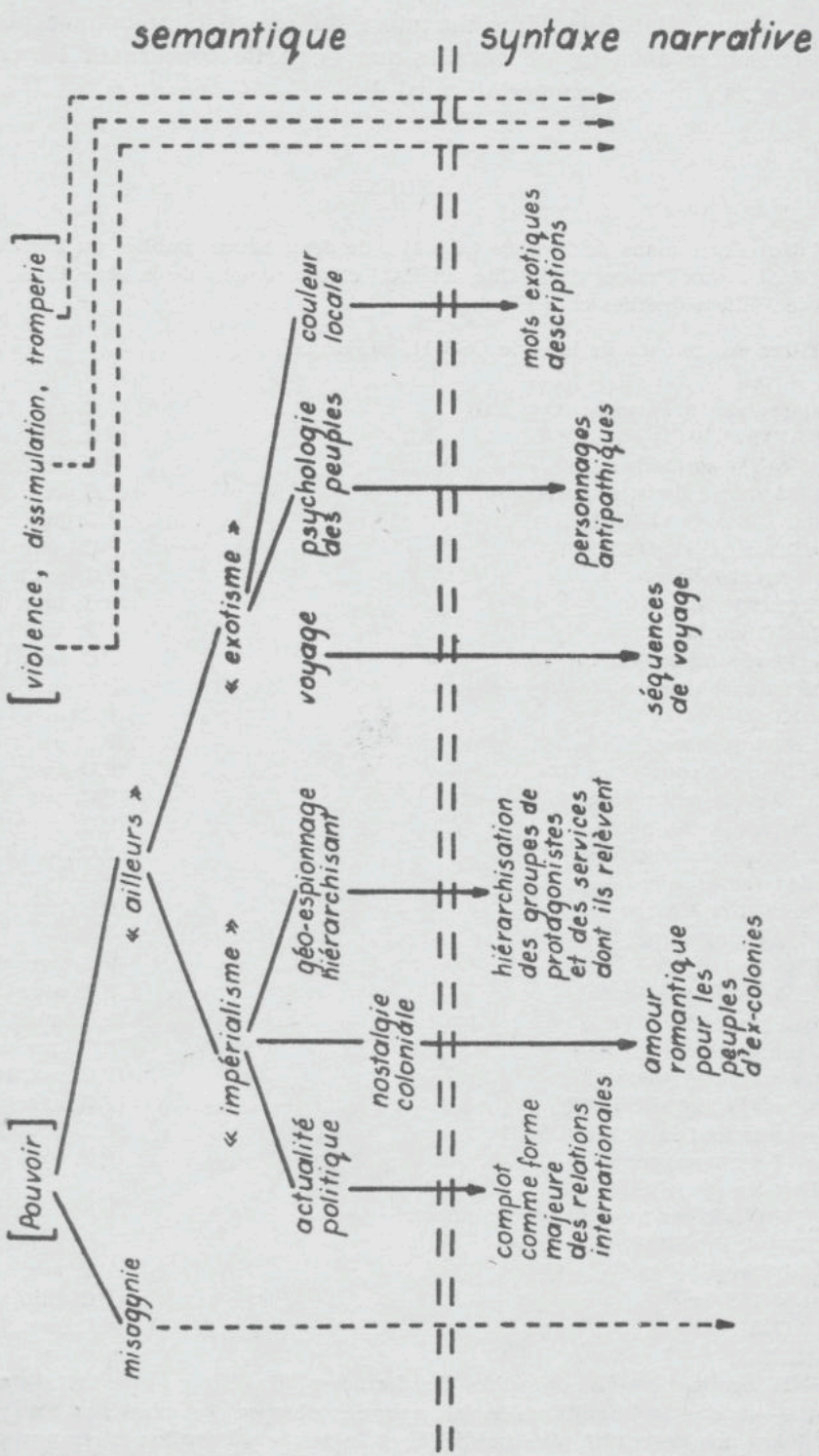
Un dernier élément [9] de la composante «impérialisme» sera la rapidité avec laquelle le genre narrativise l'«actualité politique internationale». N'importe quelle tension internationale est immédiatement réinterprétée narativement en roman d'espionnage. Ce qui est exploité ici peut être l'«effet de réel», induisant dans l'esprit du lecteur l'idée que la politique est avant tout affaire d'espionnage, qu'il faut voir derrière l'événement la machination ourdie. Les romans se répartiraient sur un éventail allant de l'utilisation purement extérieure de l'actualité politique internationale (un peu comme on utilise la «couleur locale») jusqu'à une conception du roman d'espionnage proche de celle de la chronique médiévale: celui qui narre l'Histoire en est le témoin, informé directement ou indirectement [10]. C'est sans doute en ce point que l'on peut le plus facilement se laisser leurrer par une conception mécaniste du roman d'espionnage. Les

[9] A vrai dire, d'autres éléments plus secondaires participent à la composante «impérialisme»; mais je simplifie l'exposé.

[10] Il est surprenant de constater combien d'anciens praticiens de l'espionnage se reconvertissent au roman d'espionnage.

narrations suivent de près l'Histoire et ses aléas; d'autre part, le genre proclame très haut son «réalisme» (cf. la multiplication d'«effets de réel», les notes infrapaginales commençant par «rigoureusement authentique...», etc.). Les choix idéologiques et politiques des auteurs apparaissent clairement au lecteur quand auteurs et lecteurs lisent les mêmes journaux, s'informent de la même actualité politique. Mais un roman d'espionnage ne se contente pas de narrativiser l'événement de politique internationale; en le réécrivant, il l'interprète. Et son interprétation est largement commandée par la maxime pragmatique la plus active du genre: «le vrai n'est pas toujours vraisemblable»; il faut à la fois soupçonner la cohérence de l'événement pour pouvoir introduire l'dée d'une cohérence secrète (la machination des espions), mais aussi l'utiliser car c'est elle qui rend plausible la fiction, qui fait le pont entre la narration reçue comme fictive et la narration du même événement par le journal. Une lecture mécaniste tendrait à dire que le roman d'espionnage est le reflet des luttes de pouvoir que se livrent les Etats entre eux. Dans la conception que je présente ici, la chronique fictionnelle des luttes de pouvoir entre Etats n'apparaît qu'en surface et ne peut pas apparaître dans les éléments profonds qui génèrent le genre.

Sans pouvoir développer ceci ici, je voudrais souligner pourquoi il me semble important d'accorder à ce genre une relative autonomie par rapport à l'Histoire. Dans la réalité sans doute, c'est l'Etat qui profite de l'espionnage; mais dans la systématique du genre, les luttes politiques entre Etats ne sont que des manifestations de surface, relevant de la syntaxe narrative; l'espion comme on l'a vu n'a plus guère besoin de la légitimation explicite de l'Etat. L'élément déterminant de la sémantique narrative du genre est le Pouvoir, lequel n'est pas spécifié — c'est-à-dire pas obligatoirement politique dans le sens étroit du terme. Le roman d'espionnage ne peut pas être mécaniquement compris comme le «reflet» des luttes de pouvoir en politique internationale; sinon par exemple, comment comprendre l'importance cruciale de la composante «misogynie», laquelle n'est pas décorative à mon avis, mais structurale. Une façon, certes abstraite, de définir le Pouvoir dans la sémantique du genre, serait de la concevoir comme une e f f r a c t i o n: effraction des territoires nationaux des «autres» et de leurs espaces imaginaires comme on vient de le voir, effraction de leurs secrets les mieux gardés, effraction de la personnalité sociale (chantage) ou psychologique (tortures psychiques, lavage de cerveau), effraction des corps (torture)... Le rôle idéologique du roman d'espionnage serait peut-être moins de refléter les structures de domination entre pays (ce qu'il font sans doute), que de donner à ses lecteurs l'image d'une annexion possible du monde, au moins par les espions, naturalisant ainsi l'effraction conçue comme mode dominant du pouvoir dans les transactions interindividuelles et internationales.


semantique
syntaxe narrative
[violence, dissimulation, tromperie]
[Pouvoir]
misogynie
« ailleurs »
« exotisme »
couleur locale
psychologie des peuples
voyage
mots exotiques descriptions
personnages antipathiques
séquences de voyage
« impérialisme »
géo-espionnage hiérarchisant
actualité politique
nostalgie coloniale
hiérarchisation des groupes de protagonistes et des services dont ils relèvent
complot comme forme majeure des relations internationales
amour romantique pour les peuples d'ex-colonies

En résumé, la sémantique narrative du roman d'espionnage pourrait se représenter ainsi (je ne détaille que la partie concernant les composantes «exotisme» et «impérialisme») [11]:

ANNEXE

Titres des romans de la série OSS 117, de Jean Bruce (publiés au Fleuve Noir, ici F.N..; ou aux Presses de la Cité, ici P.C.) et des romans de la série SAS, de Gérard de Villiers (publiés chez Plon).

Titres des romans de la série OSS 117 (J. Bruce).

Métamorphose à Formose (OSS 117)	(P.C. avr. 1959)
Inch Allah	(P.C. janv. 1968)
Cache-cache au Cachemire	(P.C. févr. 1969)
OSS 117 rentre dans la danse	(P.C. avr. 1965)
Arizona... Zone «A» (OSS 117)	(P.C. juill 1962)
Travail sans filet (OSS 117)	(P.C. mai 1969)
Noël pour un esplon	(P.C. mars 1965)
Affaire n° 1	(P.C. févr. 1969)
Lila de Calcutta	(P.C. avr. 1965)
OSS 117 répond toujours...	(P.C. nov. 1959)
Dernier quart d'heure	(P.C. mai 1966)
Hara-Kiri	(P.C. mai 1964)
OSS 117 top secret	(P.C. oct. 1955)
Carte blanche pour OSS 117	(P.C. févr. 1964)
OSS 117 n'est pas aveugle	(P.C. janv. 1957)
Ombres sur le Bosphore	(P.C. mai 1967)
Documents à vendre (OSS 117)	(P.C. juin 1964)
OSS 117 tue le taon	(P.C. juill. 1967)
Moche coup à Moscou	(P.C. mars 1965)
OSS 117 s'en occupe	
OSS 117 voit rouge	(P.C. avr. 1965)
OSS 117 franchit le canal	(P.C. avr. 1967)
Festival pour OSS 117	(P.C. mars 1965)
Tactique arctique	(P.C. nov. 1966)
Agonic en Patagonie	(P.C. mai 1965)
Panique à Wake (OSS 117)	(P.C. avr. 1965)
Les secrets font la valise (OSS 117)	(P.C. déc. 1967)
OSS 117 n'est pas mort	(P.C. nov. 1961)
Le titre initial était:	
OSS 177n'était pas mort (prècision apportée par Mme J. Bruce)	
Poisson d'avril	(P.C. avr. 1964)
A tuer (OSS 117)	(P.C. juin 1967)
OSS 117 à l'école	(P.C. nov. 1966)

[11] Il serait peut-être possible de formuler des règles précises d'engendrement — comme la linguitique le fait peur les phrases. Tel n'est pas mon propos: ce schema est descriptif plus prédictif, et le terme génération n'est pas entendu dans son sens technique (Chomsky).

Du lest à l'Est	(P.C. avr. 1967)
Plan de bataille pour OSS 117	(P.C. juin 1969)
Atout coeur à Tokyo (OSS 117)	(P.C. nov. 1966)
Un as de plus à Las Vegas (OSS 117)	(P.C. févr. 1958)
Chinoiseries pour OSS 117	(P.C. oct. 1963)
Cinq gars pour Singapour (OSS 117)	(P.C. janv. 1968)
Partie de Manille pour OSS 117	(P.C. avr. 1967)
Double bang à Bangkok (OSS 117)	(P.C. avr. 1965)
Plein gaz pour OSS 117	(P.C. juin 1969)
Le sbire de Birmanie (OSS 117)	(P.C. mai 1964)
OSS 117 préfère les rousses	(P.C. oct. 1964)
OSS 117 prend le maquis	(P.C. juill. 1963)
Bonne mesure	(P.C. juill. 1967)
OSS 117? Ici Paris	(P.C. avr. 1967)
Fidélement votre... OSS 117	(— „ —)
Pan. dans la lune (OSS 117)	(— „ —)
Gâchis à Karachi	(P.C. mai 1965)
Un sarcophage pour Isa	(P.C. juin 1968)
Strip-tease pour OSS 117	(P.C. juin 1963)
Délire en Iran (OSS 117)	(P.C. mars 1966)
OSS 117 au Liban	(P.C. juin 1968)
Les espions du Pirée (OSS 117)	(P.C. juin 1968)
Les monstres du Holy Loch (OSS 117)	
L'arsenal sautera (OSS 117)	(P.C. juin 1967)
Valse viennoise pour OSS 117	
Cité secrète (OSS 117)	(P.C. juill. 1968)
Cité secrète	(F.N.)
Vous avez trahl... (OSS 117)	(P.C. juin 1963)
Vous avez trahi... (OSS 117)	(F.N. nov. 1951)
L'esplonne s'évade	(P.C. mai 1969)
OSS 117 à Mexico	(P.C. mai 1967)
Ici Oss 117	(P.C. mai 1967)
Tu parles d'une ingénue	(F.N.)
OSS 117 et force noire	(P.C. mars 1964)
Tous des patates	(F.N.)
OSS 117 joue le jeu	(P.C. juin 1968)
Une gosse qui charriz	(F.N.)
Sous peine de mort	(P.C. juin 1968)
Alerte (OSS 117)	(P.C. mai 1967)
Tortures (OSS 117)	(P.C. juill. 1969)
Chasse aux atomes (OSS 117)	(P.C. déc. 1967)
Meurtre sur l'Acropole	(P.C. mars 1965)
Pays neutre (OSS 117)	(P.C. juin 1967)
OSS 117 contre X	(P.C. juin 1969)
Angoisse pour OSS 117	(P.C. mai 1967)
Romance de la mort (OSS 117)	
Cadavre au détail (OSS 117)	(P.C. mai 1966)
Tirez les ficelles	(P.C. juill. 1967)
Les marrons du feu	
Visa pour Caracas	(P.C. juill. 1967)
Une vraie panthère	(P.C. juill. 1969)
Ne jouez pas avec les filles	(P.C. juill. 1967)
Un fromage pour une souris	(P.C. juill. 1969)

Pas une pour racheter l'autre	(P.C.)
Une poule et des poulets	(P.C.)
A qui perd gagne	(P.C. oct. 1963)
OSS 117 appelle...	(P.C. mai 1966)
Trahison (OSS 117)	(P.C. déc. 1966)
Piège dans la nuit (OSS 117)	(P.C. juill. 1969)
Cessez d'émettre	(F.N. juill. 1951)
Contact impossible... (OSS 117)	(P.C. juill. 1969)

Liste des titres des Romans de la série SAS de G. de Villiers (fin 1979)

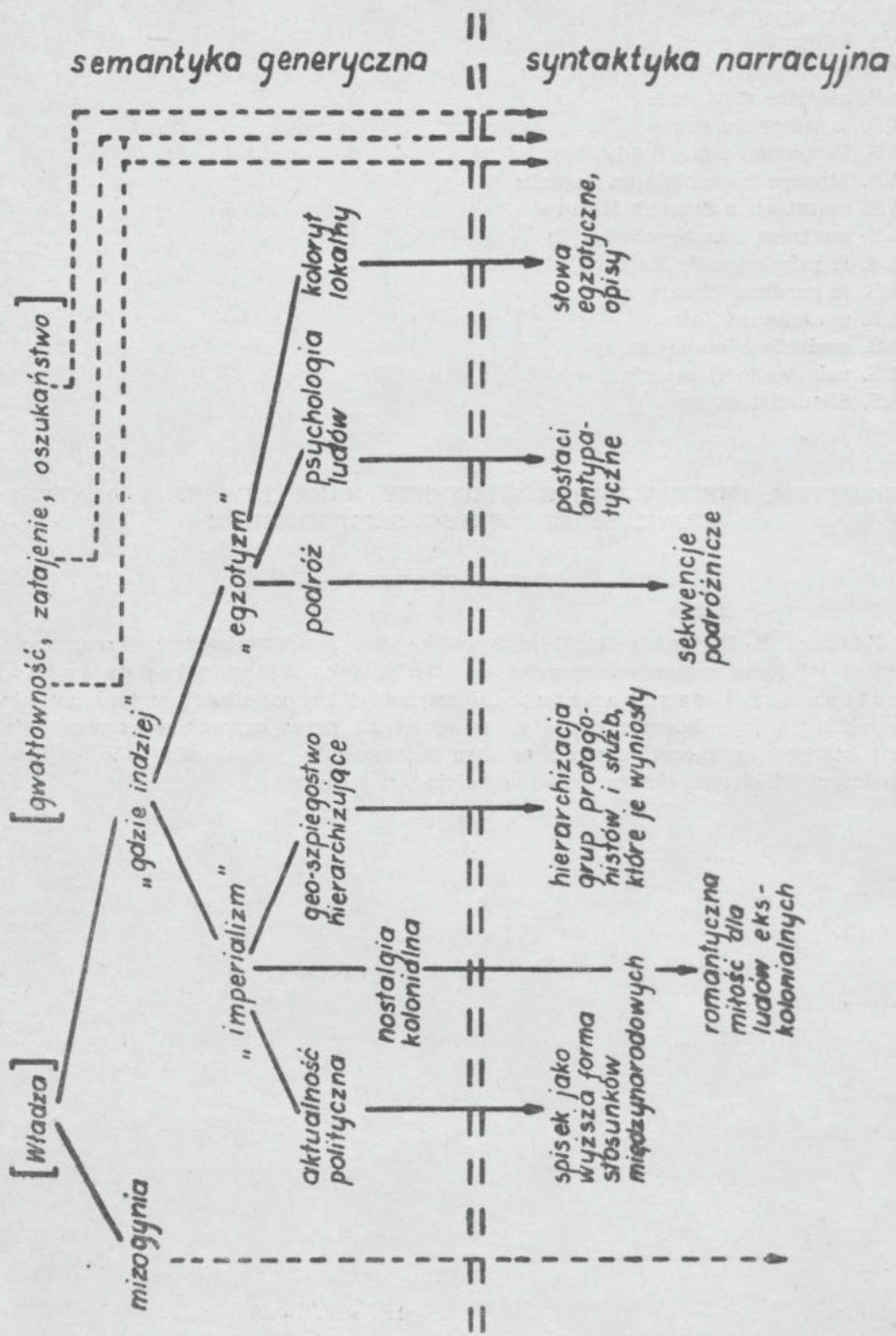
S.A.S. a Istanbul
S.A.S. contre C.I.A.
Samba pour S.A.S.
S.A.S. operation Apocalypse
S.A.S. rendez-vous a San Francisco
S.A.S. dossier Kennedy
S.A.S. broie du noir
S.A.S. Caraibes
S.A.S. a l'Ouest de Jerusalem
S.A.S. L'or de la riviere Kwai
S.A.S. magie noire a New York
S.A.S. les trois veuves de Hong-Kong
S.A.S. l'abominable sirene
S.A.S. les pendus de Bagdad
S.A.S. la panthere d'Hollywood
S.A.S. Escale a Pago-Pago
S.A.S. amok a Bali
S.A.S. que viva Guevara
S.A.S. Cyclone a l'ONU
S.A.S. mission a Saigon
S.A.S. le bal de la comtesse Adler
S.A.S. les parias de Ceylan
S.A.S. massacre a Amman
S.A.S. requiem pour Tontons Macoutes
S.A.S. l'homme de Kabul
S.A.S. mort a Beyrouth
S.A.S. safari a La Paz
S.A.S. l'heroine de Vientiane
S.A.S. Berlin check point Charlie
S.A.S. mourir pour Zanzibar
S.A.S. l'ange de Montevideo
S.A.S. murder INC. Las Vegas
S.A.S. Rendez-vous A Boris Gleb
S.A.S. Kill Henry Kissinger!
S.A.S. Roulette cambodgienne
S.A.S. Furie a Belfast
S.A.S. Guepier en Angola
S.A.S. les otages de Tokyo
S.A.S. l'ordre règne a Santiago
S.A.S. les sorciers du Tage

S.A.S. embargo
S.A.S. le disparu de Singapour
S.A.S. compte a rebours en Rhodesie
S.A.S. meurtre a Athenes
S.A.S. le trésor du negus
S.A.S. Protection pour Teddy Bear
S.A.S. Mission impossible en Somalie
S.A.S. marathon a Spanish Harlem
S.A.S. naufrage aux Seychelles
S.A.S. le printemps de Varsovie
S.A.S. le gardien d'Israel
S.A.S. panique au Zaire
S.A.S. croisade a Managua
S.A.S. voir Malte et mourir
S.A.S. Shanghai express

EGZOTYZM, IMPERIALIZM: KOMPONENTY NARRATYWNEJ SEMANTYKI FRANCUSKIEJ POWIEŚCI SZPIEGOWSKIEJ

STRESZCZENIE

Zdaniem P. Bletona powieść szpiegowska jest przekształceniem i znarratyzowaniem jej jądra semantycznego: p a n o w a n i a jako skutku w ł a d z y t a j n e j, g w a ł t o w n e j i o s z u k a ń c z e j. „Egzotyzm" i „imperializm" w tym gatunku literackim są jego komponentami przyciągniętymi przez czynnik węzłowy: „władza", którego są specyfikacjami; te dwa komponenty przyciągają z kolei nowe współczynniki ideowe, determinując nowe ciągi narracyjne.



Przełożyła *Stefania Skwarczyńska*